

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



6

39



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'HEUREUSE

NOUVELLE

OU

LA REPRISE DE TOULON ;

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Par le C. F....O....



*Représenté pour la première fois sur le
Théâtre des Sans-Culottes, le Décadi 20
Nivose, l'an second de la République.*

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

De l'imprimerie de PELLETIÉ ; rue
Française, n^o. 4.

1794.

PERSONNAGES.

LE MAIRE du village. le C. Duchateau;
MATHURIN le C. Duforet,
MATHURINE la C. Mereil ,
SUZETTE, fille de Mathurin, la C. Latour,
COLIN, fiancé de SUZETTE le C. Dormilly,
NI CODÈME le C. Dester ,
VILAGEOIS des deux sexes ,
GARÇONS du vilages, gardes-Nationaux.
UN SOLDAT traître.

La scène est dans un Village près de Toulon.

L' HEUREUSE

NOUVELLE

OU

LA REPRISE DE TOULON.

Le Théâtre represent un village : les deux côtés de la scène sont occupés par les maisons des Villageois , le font est fermé par une Coline.

Au lever de la toile, on voit tous les devants des maisons remplis de vieillards et de femmes. SUZETTE, son pere MATHURIN et MATHURINE, sa mere sont sur le devant de la scène. NICODÊME est plus dans le fond avec les autres villageois : tous paroissent dans la plus grande inquietude.

SCENE PREMIERE.

SUZETTE.

à quelle heure sont-ils partis ?

MATHURIN.

à minuit.

(4)

SUZETTE.

Et l'on ne sait pas où ils sont allés ?

MATHURIN.

Non ? ton prétendu que je vis hier avant son départ me dit seulement qu'il ne croyait pas aller loin d'ici.

SUZETTE.

Pas loind'ici ? ah ! tant mieux ! ils reviendront donc bientôt tous les garçons de ce village, et Colin avec eux, n'est-ce pas, mon pere ?

MATHURIN.

Il reviendront quand on n'aura plus besoin d'eux ; quand la ville rebelle sera soumise.

SUZETTE.

Quoi ! Toulon ?

MATHURIN.

Oui , cette Ville infâme si peu digne de nous et de la République qu'elle a trahi.

Air : aussitôt que la lumière.

Trop long-temps votre insolence ,
votre orgueil nous ont bravé ;
mais enfin de la vengeance
voici le jour arrivé.

Tremblez , habitans rebelles ,
Tremble , perfide Toulon ;
et vous , villes criminelles ,
craignez le sort de Lyon.

Même Air.

Craignez la foudre Civique
qu'allume la Liberté ,
et qui de la République
veut maintenir l'unité ?
un hameau , s'il est fidele ,
jouïra d'un beau renom ,
mais d'une ville rebelle ,
tout périra jusqu'au nom.

SUZETTE.

Mais mon pere , pourquoi a-t'on fait par-
tir dans ce village tous ceux qui pouvaient
porter les armes ? Colin à plus de vingt-cinq
ans , il n'est pas de la réquisition.

(6)

MATHURIN.

Il n'est pas de la réquisition , à la bonne
heure mais en est il moins Citoyen , moins sol-
dat ? tous les Français ne sont-ils pas déffen-
seurs nés de la République ?

Air : des dettes.

Dans le temps du conseil-d'état ,
chacun pour n'être pas soldat ,
faisait le diable à quatre. (bis.)
aujourd'hui grace à la fierté ,
que nous donne la Liberté ,
nous brulons de combattre. (bis.)

SUZETTE.

Cependant la veille de son mariage....

MATHURIN.

Eh bien la veille de son mariage il se de-
vait plus que jamais à sa patrie.

Air : la foi que vous m'avez promise.

Pour une ame sensible et pure ,
l'amour est un lien de plus ;
il est fondé dans la nature ,
il est l'aliment des vertus ,
l'amour est la source chérie ,
du Civisme et de la valeur ;
et double ainsi de la patrie
la puissance dans notre cœur.

SUZETTE.

C'est bien vrai. Tenez, encore hier, Colin en me parlant de son amour me disait qu'il ne se marierait pas content tant que Toulon ne serait pas soumis.

Air : aussitôt que je l'aperçois.

En secret j'entends dans mon cœur ,
une voix qui me crie ,
ton amant reverra vainqueur ,
son amante chérie.

fidèle à ses premiers amours ,
Suzette , il t'aimera toujours ,

Suzette,

Suzette , il t'aimera toujours ,

il reviendra couvert de gloire ;

on célébrera sa victoire ;

et le même jour ,

oui le même jour ,

le même jour de son retour ,

sera la fête de l'amour.

MATHURIN.

Oui ; je te promets. (*aux villageois*) eh bien, mes amis ; qu'est-ce ? vous avez l'air inquiet ? est-ce parceque vos fils ou vos gen

dres se battent en ce moment? que craignez-vous que je n'aie à craindre ? ils vont triompher ou périr pour la Patrie , est-il un plus beau sort ? voyez-moi. n'ai-je pas au combat mes deux fils et le prétendu de ma fille ? allons morgué pour vous remettre l'esprit en gaité, dansons une ronde ; n'oublions pas que les habitans de Lille et de Thionville dansaient sur les remparts tandis que leurs fils combattaient dans la plaine.

Air : mon Pere était pot.

La Liberté ne fut jamais ,
ni triste ni sévère ,
le caractère du Français ,
est son vrai caractère.

Soldat valeureux ,
Amant généreux ,
il chérit sa patrie ;

C'est à la gaité ,
A l'Égalité ,

Qu'il consacre sa vie ,
TOUS LES VILLAGEOIS.

C'est à la gaité ,
à l'Égalité ;
qu'il consacre sa vie.

MATHURIN.

Te voilà Nicodème ? et d'ou vient n'est tu pas parti avec les autres , mon garçon ?

NI CODÈME.

Bon ! ils n'ont pas voulu de moi.

MATHURIN.

Comment diable !

NICODÈME.

Ils ont dit comme ça que j'étions trop bête et que je les dérangerions.

MATHURIN.

Est-il possible !

NICODÈME.

Oh mon Dieu,oui. Il est venu cette nuit un soldat , quand je disons un soldat,non,un officier : c'est à dire pas un officier sur l'épaule , sur la manche.

MATHURIN.

Un sergent ?

(10)
NICODÊME.

Justement un sergent sur la manche, m'éveiller : il était grand comme.....bah ! ben plus grand que vous, allons , qu'il m'a dit , me v'la que j'ai dit, moi, ben content. Il m'a reluqué de la tête au pied : on est un peu beau garçon ; c'est permis ça. Il m'a demandé mon nom. Nicodème, que j'ai dit, Citoyen Nicodème ! et oui pardine , Nicodème de pere en fils. Je ne savons pas ce que cela veut dire, mais dès qu'il a entendu ce nom ; Nicodème, il s'est en allé en riant, et na plus voulu de moi.

Air : je n'avions pas encore quatorze ans.

N'est-ce pas avoir du malheur !
tout le monde me prend pour un 'bête.
et cependant au fond du cœur ,
Je savons ben que j'ons d'la valeur.
c' pourquoi l'à m'trourne la tête ,
C' pourquoi là me donne d'l'humour.
tout l'monde part ; moi je demeure ;
ah ! tenez v'la , v'la que j'en pleure.
mon Dieu , mon Dieu que j'ons de dépit.
Mathurin dites , je vous prie ,
quand on a là pour la patrie ,
ben d'l'amour , (*bis*) ça vaut-il d'esprit ?

(II)

MATHURIN.

Oui ; mon garçon : va ne pleures pas ; ta bonne volonté suffit. écoute, puisque tu désires d'être bon à quelques chose je vaist employer. Monte au haut de cette coline tu nous diras ce que tu vois, et tu nous avertiras si tu vois quelqu'un venir.

Air : il était une fille.

Monte sur cette roche ,
la roche que voilà ,
et sans t'ennuyer reste là

NICODÈME.

Et si quelqn'un m'approche ,
ainsi juché là haut ?

MATHURIN.

As-tu peur grand Nigaud ?

NICODÈME ET LES VILLAGEOIS.

oh !

MATHURIN.

Demeure en sentinelle ,
Comme un garçon d'honneur.

NICODÈME.

allez , allez , je n'ai pas peur.

(12)

mais si je vous appelle ,
vous serez tous en bas ,
vous ne m'entendrez pas.

MATHURIN ET LES VILLAGEOIS.

ah !

MATHURIN.

Nous l'entendrons de reste,
va , va , monte toujours.

NICODÈME.

Adieu , très-tous , v'la que je cours.
Il faut donc que je reste ,
sur cette roche-ci ,
et quoi ! tout aujourd'hui ?

MATHURIN ET LES VILLAGEOIS.

oui !

MATHURIN.

Air : *oh , oh , oh , oh ,*

En attendant que ce nigaud ,
qui reste en sentinelle ;
nous vienne annoncer de là haut ,
quelque bonne nouvelle.
nous vite en rond , mettons-nous là ;
prenons-nous la main comme ça ,
là , là , là.

(13)

LES VILLAGEOIS.

oh , oh . oh , oh , ah , ah , ah , ah ,
la bonne chose que cela
là , la ,

RONDE.

MATHURIN.

Air : l'autre jour la p'tite Isabelle.

Catherine notre fermière ,
riche et veuve à la fleur des ans ,
était d'une humeur rude et fière ,
et n'aimait pas les pauvres gens ;
elle comptait en mariage ,
de preudre au moins un procureur ,
ah quel dommage.

(bis.)

quel malheur !

maintenant la voilà bien sottie ,

(la révolution est venue tous les Procureurs)

sont aux abois.

Pour avoir compté sans son hôte ,
il faut qu'elle compte deux fois.

} bis avec le
Chœur.

MATHURIN à Nicodème.

Que fais tu, toi? tu danses aussi !

(14)
NICODÈME.

Air : des fraises

Lorsque je vous vois sauter ,
là bas tous en cadence ;
ici puisqu'il faut rester ,
tout seul pour vous imiter ,
je danse , je danse , je danse ,

MATHURIN.

Air : un jour la p'tite Isabelle.

Monsieur Joufflu notre chanoine ,
au teint fleuri , frais et vermeil ,
parresseux et gras comme un moine ,
aimait fort un état pareil ;
il comptait dans notre village ,
s'engraisser de notre sueur ,
ah quel dommage

quel malheur !

(bis)

comme sa révérence est sotté !

(ainsi que les prélats, les abbés , les prieurs,
les moines et tous ces fainéans bigarés , la
révolution l'a)

mis aux abois.

Pour avoir comté sans son hôte
il faut bien qu'il compte deux fois.

} bis avec le
Chœur.

NICODÈME

ah ! v'là que je vois...

(15)

MATHURIN.

Que vois tu , mon garçon ?

NICODÈME.

Je vois....je vois.....

MATHURIN.

Dis donc vite ce que tu vois.

NICODÈME.

Le v'là ce que je vois, c'est le Citoyen Maire.

SCÈNE SECONDE.

LES PRÉCÉDENS , LE MAIRE.

LE MAIRE.

Je vous trouve à danser ; c'est bien. La gaîté est l'appanage du Républicain et le fruit le plus doux de la Liberté. Continuez. Je viens seulement vous annoncer ce que vous ignorez peut-être. Vos fils sont dans ce moment aux mains avec les traîtres de Toulon. C'est pour cette expédition qu'ils sont partis cette nuit et l'on ne vous l'avait caché que pour mieux les surprendre.

Air : des Visitandines.

Au nom de Patrie et de gloire ,
J'ai vu partir tous vos enfans ;
les présages de la Victoire ,
brillaient dans leurs yeux triomphans. (bis)
vous pouvez d'une ardeur civique ,
vous livrer au plus doux espoir.
sans se tromper ou peut prévoir ,
les succès de la République. (bis.)

MATHURIN.

Célébrons-les d'avance , morgué ? tenez
Citoyen Maire, prenez la main de ma fille,
et dansons.

LE MAIRE.

Je le veux bien.

MATHURIN.

Air : la p'tite Isabelle.

Notre baron de sa noblesse ,
entêté comme un allemand ,
un jour , au sorti de la messe ,
s'en fut jouer à l'émigrant ;
il comptait dans notre village ,
de revenir encor seigneur :
ah ! quel dommage. (bis,)

(17)

quel malheur !

comme son altesse fut sotte :

(quand elle apprit qu'on vendait ses châteaux,
ses parcs ses jardins.)

avec ses bois.

Pour avoir compté sans son hôte ,
il faudra qu'il compte deux fois.

} *bis.*

NICODÈME.

ehm ! ehm ! écoutez donc.

MATHURIN.

tu vois quelque chose , mon garçon ?

NICODÈME.

Oui ; quelque chose qui s'en va en fumée.

MATHURIN.

C'est justement comme les projets des aristocrates.

même air.

Tous les tyrans et leur ministres

ennemis de l'égalité ,

ont fait mille projets sinistres ,

pour nous ravir la liberté ;

ils comptaient en vain dans leur rage ,

d'épouvanter notre valeur.

(18)

ah ! quel dommage.

(bis)

quel malheur !

ah ! mon dieu que leur troupe est sotte ;
(de nous voir grands dans vos victoires, plus
grands dans nos revers , instruire les peup-
les, combattre les esclaves et les)

mettre aux abois.

Pour avoir compté sans leur hôte ,
il faudra qu'il comptent deux fois.

} bis.

NI CODÈME.

ah ! qu'est-ce que c'est donc ?

MATHURIN.

Est-ce encore quelque chose qui s'en va en
fumée ?

NI CODÈME.

Ben du contraire. C'est de la fumée qui
devient quelque chose.....trois soldats.....ils
viennent de ce côté-ci....ils ont l'air de fuir.

LE MAIRE.

L'air de fuir ! des français ! cela n'est pas
possible ? dis plutôt qu'il viennent nous an-
noncer la prise de Toulon.

SCÈNE 3^{me}.

LES PRÉCÉDENS. TROIS SOLDATS ;

Ils paraissent tout à coup au haut de la Coline où est Nicodème ; ils ont l'air étonné de voir les Villageois, et veulent poursuivre leur chemin.

MATHURIN.

Citoyens arrêtez un moment : dites-nous des nouvelles de Toulon.

UN SOLDAT.

De Toulon ? avez-vous quelqu'un qui vous intéresse dans l'armée Républicaine ?

LE MAIRE.

Tous les garçons de ce village.

MATHURIN.

Mes deux fils et mon gendre.

LE SOLDAT.

Un de vos fils est mort ; votre gendre est blessé.

MATHURIN.

Je ne vous demande pas si j'ai fait des pertes; je vous demande si la République a triomphé.

LE SOLDAT.

Son armée est en déroute? dans la colonne où nous étions, on a crié , sauve qui peut. Moi-même, j'ai porté le pistolet sur la gorge à un soi-disant représentant du peuple qui voulait me faire avancer , les anglais sont vainqueurs , imitez-nous , fuyez.

Les trois Soldats fuyent.

SCÈNE 4^{me}.

LES PRÉCÉDENS

LE MAIRE.

Nous fuir! et ce sont des français qui nous le conseillent ! ce ne peuvent être que des traitres.

Air : Ciel l'univers va t'-il donc se dissoudre.

Ne croyez point ces perfides nouvelles ,

ne croyez point ces lâches scélérats ,
qui cherchent par leurs cris rebelles ,
décourager nos soldats ,

 Français fidelles
 ne les croyez pas.

 Mais tous ,
 vite armons nous ,
 prenons nos armes ,
 et sans allarmes ,
 cherchons la mort ,
 si c'est là notre sort.

TOUS LES VILLAGEOIS.

 mais tous ,
 vite armons-nous ,
 prenons nos armes ,
 et sans allarmes ,
 cherchons la mort ,
 si c'est là notre sort.

(Ils courent tous dans leurs maisons chercher leurs armes.)

NICODÈME *acourant.*

Air : des trembleurs.

Ne croyez pas malepeste ,
que dans ce moment funeste ,
ici , comme un sot , je reste ;
vous verrez que j'ons du cœur ,

vous verrez que je me pique
de bien manier la pique ,
l'danger de la République ,
donne à tous de la valeur.

*(Tous les villageois armés de piques de faux;
de fourches, se preparent à sortir.)*

LES FEMMES.

Air : quel désespoir !

Consolez-nous ,
consolez-nous , nos tendres peres ,
Consolez-nous ,
de la perte de nos époux .
voyez nos douleurs ameres ,
si vos filles vous sont cheres ,
voyez nos douleurs ameres !
si vous partez que ferons-nous ?

Consolez-nous ,
consolez-nous, nos tendres peres ,
Consolez-nous ,
de la perte de nos époux.

M. THURIN , *vivement.*

Air : partez puisque Mars vous l'ordonne.

Amis , marchons c'est trop attendre;
allons n'écoutons pas leurs cris.
le vrai Rêpublicain, Plus courageux que tendre,
doit tous abandonner pour sauver son país.

LES VILLAGEOIS.

Marchons , marchons , c'est trop attendre ,
allons n'écoutons pas leurs cris.

LES FEMMES.

Air : qu'el désespoir.

Où courez-vous ?

{ que peut votre force inutile !

LES VILLAGEOIS.

{ votre priere est inutile.

LES FEMMES.

où courez-vous ?

{ si vous partez que ferons-nous !

LES VILLAGEOIS.

{ notre pays est tout pour nous.

restez dans cet azile ,
prenez un esprit tranquille.
nous allons venger vos époux.

LES FEMMES.

où courez-vous ?

que peut votre force inutile !

où courez-vous ?

si vous partez que ferons-nous !

(Tous les Villageois durant la fin de ce chœur montant au sommet de la coline; ils y sont arrêtés par un bruit lointain de voix et d'instrumens militaires, on joue l'air : où peut-on être mieux.)

SCÈNE 5me.

LES PRÉCÉDENS, COLIN ET TOUS LES GARÇONS DU VILLAGE.

CHŒUR LOINTAIN.

Air : où peut-on être mieux.

est-il un sort plus doux , (bis.)

et plus rempli de gloire ?

nos ennemis vaincus par nous , (bis.)

sont tous ,

oui tous , (bis.)

térassés par nos coups. (bis.)

LE MAIRE.

Entendez-vous ces voix ? amis ! la République a triomphé ; je vois venir tous vos enfans.

(Les villageois descendent de la coline qui est au même instant couverte de tous les garçons du village.)

(25)

COLIN.

Toulon est repris; Toulon est repis. Vive
la République.

TOUS LES VILAGEOIS

Vive la République.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : où peut-on être mieux.

Est-il un sort plus doux,
et plus rempli de gloire.
etc. etc. etc.

MATHURIN.

Embrassez-moi mes enfans! embrasse-moi,
Colin! je vous revois tous trois, je vous revois
vainqueurs! mon cœur ne peut suffir à tant
de joye. Des traîtres qui sont passés tantôt
m'avaient dit qu'un de vous était mort et que
Colin était blessé.

COLIN.

Ce font sans doute ces scélérats qui ont
crié *sauve-qui-peut* au commencement de
l'action et qui même ont menacé nos dignes
représentans.

MATHURIN.

Justement ils s'en vantaient.

COLIN.

Ils n'iront pas loin, je vous assure ? Il rencontreront bientôt des braves gens qui nous en feront justice. Papa permettez-vous que j'embrasse ma fiancée ?

MATHURIN.

Comment si je le permets ! n'as-tu pas ma parole n'a-t'elle pas la tienne.

Air : regard vifs et joyeux maintient.

Ne t'ai-je pas promis sa main ,
n'est-elle pas déjà ta femme ?
va pour un vrai républicain ,
la parole est l'écho de l'ame.
quand il promet c'est pour toujours ,
sa promesse n'est point frivole ,
il ne farde point ses discours ;
il ne connaît point les détours ;
mais il sait tenir (*bis.*) sa parole.

COLIN. *embrasse SUZETTE.*

J'y compte bien , papa ; sur votre parole :
et je tiendrai aussi la mienne :

(27)

même air :

J'ai prêté le serment sacré
d'être fidèle à ma patrie ;
à toi , suzette, j'ai juré
de consacrer toute ma vie.
comme soldat et comme ami ,
ma promesse n'est point frivole :
je l'ai tenue à l'ennemi ,
et je promets bien à demi ,
de ne point tenir (*bis*) ma parole.

SUZETTE.

même air :

Tu m'assuras que le bonheur
était tout dans le mariage ;
en te croyant, je crus mon cœur ,
vous parliez le n'en élagage.
je promis de faire le tien ,
ma promesse n'est point frivole ,
mon cher Colin aime moi bien ;
je promets de n'oublier rien ,
pour bien te tenir, (*bis.*) ma parole.

MATHURINE.

même air.

Demain l'hymen va vous unir ,
aimez vous d'une ardeur sincère ;

et faites-moi bientôt sentir
 le doux plaisir d'être grand mère.
 des soucis et du poids des ans ,
 ce charmant espoir me console.
 Colin, sois sur que les enfans
 sont les trésors des braves gens ;
 songe à bien tenir (*bis.*) ta parole.

LE MAIRE.

Oui, mes amis, demain vous serez unis? et
 demain avec votre mariage, nous célébrerons
 une fête pour consacrer l'éclatante victoire
 qui illustré ce beau jour. Raconte-nous, mon
 ami, raconte nous comment vous l'avez ob-
 tenue cette victoire qui confond nos enne-
 mis, donne la liberté à la méditerranée? et
 assure le succès de la République. Savez-vous,
 mes amis de quelque conséquence elle est !

Air : de la baronne.

Cette victoire
 rend le perfide anglais bien sot,
 Cette victoire
 rend le perfide anglais bien sot ;
 dans Londres , vous pouvez m'en croire ,
 nous irons célébrer bientôt
 Cette victoire.

COLI N,

Écoutez mes amis, une chanson faite sur
le champ de bataille et faites chorus.

Air : de la carmagnole.

L'anglais pour conquérir Toulon ,
employa l'arme du poltron ,
la bassesse et la trahison ,
et répandit, l'or à foison.

mais le Français soudain
y fut le fer en main ,
danser la carmagnole , etc. etc.

les traitres couverts de remparts,
étaient fiers comme des cézars ;
ils avaient fait des boulevards
qui les couvraient de toutes parts.

mais qui peut des français
arrêter les succès ?

lorsque la carmagnole
s'unit au son, s'unit au son,
lorsque la carmagnole
s'unit au son du canon.

L'anglais plein d'un trop grand effroi ,
pour combattre de bonne foi ;
s'enfuit sans trop dire pourquoi ,
raconter le tout à son roi.

non bombes sur les eaux
faisaient à ses vaisseaux

dancer la carmagnole etc , etc ,

je crois q'au milieu de la mer ,
en s'enfuyant comme l'éclair ,
ils avoient un regret amer ,
de ne plus entendre notre air.

allons les contenter ,
et chez eux leur chanter
l'air de la carmagnole , etc. etc.

pour que les peuples tout de bon ,
prennent du gout à la chanson ,
il faut envoyer sans façon ,
des tirans danser chez pluton ;
alors sans nul dégoût ,

on chantera partout ,
l'air de la carmagnole
mais sans le son , mais sans le son ,
l'air de la carmagnole ,
mais sans le son du canon.

LE MAIRE.

Mais enfans ; le jour baisse ; vous avez besoin de repos , allez en prendre , mais avant de nous séparer , chantons ensemble l'hymne sacré qui nous tient lieu du *Té Deum* de l'ancien régime ? c'est à la liberté que nous devons nos succès , c'est à elle et à l'être suprême dont elle émane , que nous devons en rendre grâces.

Allons. Colin , Suzette et moi nous dirons

(31)

chacun notre couplet à part, ensuite nous faisons chorus.

TRIO.

de l'amant statue: dans le cœur d'une cruelle.

COLIN.

Liberté, reçois l'hommage
d'un peuple reconnaissant ;
nos succès sont ton ouvrage ,
et nos vertus ton présent ,
ah ! daigne encore ,
servir un un peuple vaillant ,
daigne encore, servir un peuple vaillant,
et qui t'implore.

SUZETTE.

ô Déesse protectrice,
divinité des français ,
Liberté sois nous propice;
sur nous répends tes bienfaits.

Et dans nos ames ,
viens épuiser désormais ,
dans nos ames viens épuiser désormais ,
tes vives flâmes.

LE MAIRE.

Air : du trio : en militaire.

Liberté sainte

(32)

descends au fond de nos cœurs ;
regnes y toujours, toujours, sans contrainte ,
et remplis (*bis*) nous de tes ardeurs ,
et remplis (*bis.*) nous de tes ardeurs ,
Liberté sainte,

(Ces trois couplet du trio se reprennent ensemble après avoir été chantés séparément.)

COUPLETT D'AUTEUR.

SUZETTE.

Air : la parole.

Citoyens? jugez sans rigueur
cet ouvrage patriotique ;
et ne voyez dans son auteur ,
que l'amour de la République,
rassurez ce pauvre garçon ,
que votre silence désole ,
quittez les gands et le manchon ,
et frappez tous à l'unisson ,
cela lui rendra (*bis*) la parole.

La toile tombe.



